

LA POURPRE, INVENTION ÉGÉENNE

Il est communément admis, depuis au moins les premiers mythographes de l'époque grecque classique, dans tous les traités d'histoire ancienne et par presque tous les lexicographes, jouant sur l'homonymie du mot grec φοῖνιξ "rouge" et de l'ethnique Φοίνιξ "Phénicien" (de l'égyptien "fenkhou", les charpentiers [du Liban]) et constatant la présence de monceaux de coquillages sur les côtes du Liban, à Porphyréon et à Sidon, notamment, que ce sont les Phéniciens qui ont découvert la teinture en pourpre à une époque indéterminée de la préhistoire. La légende grecque, transmise par Pollux, *Onomasticon*, I, 45, voulait que ce fût un chien d'Héraklès-Melqart qui, ayant croqué un coquillage à pourpre et ayant les babines barbouillées de rouge, eût appris à la nymphe phénicienne Tyros qu'il fallait broyer et faire bouillir ce coquillage pour en extraire le plus tenace des colorants, la teinture royale par excellence. Les mythographes, Apollodore, Hygin, Antoninus Liberalis, entre autres, imaginèrent un roi Phoinix, frère de Cadmos le Thébain et d'Europè la Crétoise, et qui aurait fondé la ville de Tyr où se faisaient, depuis lors, les meilleurs tissus teints en pourpre.

Je rejette ces légendes et ces mythes explicatifs pour deux raisons principales. La première est d'ordre linguistique. Je soutiens que, si l'invention de la pourpre et son exploitation étaient d'origine phénicienne - d'une époque d'ailleurs, où la Phénicie, Φοινίκη, n'existait pas en tant que nation -, les termes qui désignent la teinture et le coquillage en grec et en latin, πορφύρα et purpura, et tous leurs dérivés, seraient phéniciens, empruntés au pays d'origine. Or 1°) πορφύρα n'a de correspondant dans aucune langue sémitique, mais est en rapport certain avec le verbe grec πορφύρω "bouillonner", forme à redoublement intensif du grec φύρω "brouiller". C'est, littéralement, "la chose qui va à bouillir", ou "le bouillon". On sait, par Pline, *Nat. Hist.*, IX, 133-135, que le jus dilué des murex, des janthines et des tritonidés devait être chauffé à feu doux pendant plusieurs jours, exactement comme les teintures dans lesquelles baignaient les tissus. Pour une évolution sémantique analogue, cf. le français "bourbe" (bouillon) et "barbouiller". 2°) pour désigner la pourpre, le Proche-Orient sémitique employait trois mots, dont voici, pour simplifier, la forme hébraïque : *argāmān*, "la pourpre rouge vif", *tekhélet* "la pourpre violette" (ou plutôt bleu-lilas; azur, en hébreu moderne), *kena'an* "[pays de la] pourpre", qui s'étendait du sud de la Phénicie jusqu'au Negeb. Ces appellations, confirmées par l'assyro-babylonien, l'accadien, l'ougaritique, le syrien et même l'arabe, demeurent sans étymologie valable en sémitique, fait reconnu par tous les sémitisants, qui parlent d'autant plus facilement d'emprunts que l'animal d'où s'extrayait la pourpre vivait en Méditerranée, fort loin de l'Assyrie ou de la Cappadoce, pays sans mer, et que la mer Morte, au centre du pays de Canaan, n'héberge aucun murex, aucune janthine, aucune seiche ou poulpe musqué.

Inversement, le mot *argāmān*, qui correspond au hittite-louvite *arkamman* "tribut", se rattache aisément au thème **arg-* de l'indo-européen, "brillant, éclatant", en grec ἀργός, une des qualités essentielles de la pourpre moirée et chatoyante, lumineuse et radieuse. Le mot *tekhélet*, en accadien *tākiltu*, n'est dérivé ni de la racine *takal* "achever" ni du bilittère *kl* "tout", mais,

selon toute vraisemblance, d'un radical analogue à celui du grec τέγω "tremper", du latin *tingō* et *tinguo* "tremper, teindre", la teinture en bleu étant essentiellement un bain dans un bouillon d'escargots de haute mer ou pélagiens, à coquille mauve très mince, de l'une des 30 espèces de la famille des janthinidés (Pline, *o. c.*, IX, 127, 138; XXI, 46). Quant au pays de *Canaan*, il a été conçu, dans les plus anciens textes de Nuzzi et d'Amarna au XVe siècle av. J.-C., et même plus tard, dans la Bible elle-même, plus comme un pays "de marchands", les *kinahhi* de Kinahn, descendants de Cham, que comme un pays de la pourpre. Bref, rien de commun entre ces mots et le grec πορφύρα.

La seconde et principale raison pour croire à la priorité des Egéens en matière de pourpre est d'ordre archéologique. Bien avant que le roi Niqmad II d'Ougarit (Ras Shamra de la côte syrienne) n'envoyât au roi des Hittites Souppiloulouma Ier, vers 1370 av. J.-C., un certain nombre de parures et de vêtements de pourpre en tribut et en présent, les Minoens de Crète, de Cythère et des Minoa de la mer Egée, dès le Minoen Récent I A, pêchaient deux sortes de murex, trunculus ou buccin en eau peu profonde, et brandaris jusqu'à dix mètres de profondeur, et en extrayaient la glande sexuelle, en forme de fleur, riche en dibromo-indigotine. Je n'en veux pour preuve, non les tablettes en linéaire B des XIVe-XIIIe siècles qui mentionnent les *po-pu-re-ja* ou "teinturiers", ni les vases de style marin qui représentent des conques et des tritons, mais la présence constatée personnellement *de visu*, dans les ruines minoennes d'Itanos, de Malia, de Poros, port de Knossos, de Stavromenos, port d'Allaria (dès le MM III), de Skandia, port de Cythère, de Dèlos-Minoa, de murex des deux espèces, ayant servi à la teinture des vêtements royaux ou princiers.

Les Phéniciens, bien plus tard, à l'époque de Hiram de Tyr et de Salomon de Jérusalem, vers 970 av. J.-C., lorsque les grandes monarchies créto-mycéniennes et leurs puissantes organisations s'étaient effondrées, avaient su exploiter l'invention des Egéens et rechercher partout en Afrique (Libye et Tunisie), en Sicile, en Espagne et jusqu'à Mogador et aux îles Purpuraires, des pêcheries capables de leur assurer des revenus aussi gros que les mines de métaux précieux. Et ce fut beaucoup plus tard, que les Grecs, armés de vaisseaux et de structures politiques plus solides, purent reprendre à leur compte les teintureries de Dèlos, de Milet, de Minoa-Monemvasie, de Kouphonisi de Crète et créer des exploitations du murex en Corse, aux îles de Lérins, face à Cannes, à Port-Cros, à Carro près de Marseille, où l'on trouvait encore de tels coquillages au début de ce siècle.

On a souvent cherché la raison de l'animosité des marins égéens contre les Phéniciens et leurs colons : la concurrence économique, c'est sûr, mais aussi la malhonnêteté d'individus qui prétendaient avoir découvert la pourpre et s'arrogeaient le droit de s'installer sur les rivages d'autrui. On ne cherche plus pourquoi ils appelaient ces "charpentiers du Liban" (Fenkhou, en égyptien) des "Peaux-Rouges" (Φοίνικες) : ces barbouillés, ces déloyaux devaient rougir de leurs forfaits, de leurs vols, de leurs rapt et de leurs trahisons. Quant à nous, qui sommes moins passionnés, nous nous contenterons de rechercher dans les îles et sur les côtes de la mer Egée les restes des anciennes pêcheries de coquillages réservés à la teinture des vêtements royaux et divins, dès l'époque du premier Minos, au XVIe siècle av. J.-C.

Paul FAURE

Note additionnelle : nous avons montré dans plusieurs ouvrages (*Ulysse le Crétois*, 1980 et 1986; *Parfums et aromates de l'Antiquité*, 1987) que le *ponikjo* des tablettes de Knossos en linéaire B n'était ni une épice, ni un colorant, ni un personnage, mais une sorte d'encens, extrait du ladanum et que l'on continue de récolter dans plusieurs villages du centre de la Crète. C'était le produit ou parfum "de Phénicie", comme actuellement le λίβανος ou λιβάδι est le parfum "du Liban", notre oliban, c'est-à-dire un encens.

BIBLIOGRAPHIE

Sources antiques :

- ARISTOTE, *Histoire des animaux*, IV, 4 (530a); V, 12 (544a), 15 (546b-547a).
 PLIN L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, IX, 124-140; XXI, 45-46.
Edit de Dioclétien et de ses collègues sur les prix (en l'an 301), éd. M. Giacchero, Gênes, 1974, t. I, chap. 9, 19, 24, 27.
Les alchimistes grecs, t. I (papyri de Leyde et de Stockholm), éd. Robert Halleux, Paris, les Belles Lettres, 1981, p. 225 sqq : πορφύρα (45 recettes).

Etudes modernes (XXe siècle) :

- M. BESNIER, article *Purpura*, Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, t. IV, 1, p. 769-778, Paris, 1907-8.
 E. WUNDERLICH, *Die Bedeutung der roten Farbe im Kultus der Griechen und Römer, Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, t. X, Giessen, 1925.
 F. THUREAU DANGIN, *Un comptoir de laine pourpre à Ugarit...*, *Syria*, 15 (1934), p. 137-146.
 D'ARCY WENTWORTH THOMPSON, *A Glossary of Greek Fishes*, Londres, 1947, p. 209-218.
 R.J. FORBES, *Studies in Ancient Technology*, vol. IV, Leiden, Brill, 1956, p. 112-121.
 K. SCHNEIDER, article *Purpura*, *R.E.*, XXVII, 2, 1959, col. 2000-2020.
 P. BRUNEAU, *Documents sur l'industrie délienne de la pourpre*, *BCH*, 93 (1969), p. 759-791.
 G. ROUX, *Clytemnestre et le chemin de pourpre*, *Hommages à Marie Delcourt*, Collection Latomus, vol. 114, Bruxelles, 1970, p. 70-78.
 MEYER REINHOLD, *History of Purple as a Status Symbol in Antiquity*, Collection Latomus, vol. 116, Bruxelles, 1970.
Encyclopaedia Judaica, Jerusalem (The Macmillan Company), 1971-1972, aux mots argaman, colour, dye, kena'an, purple, red, tehélet.
 R. SAIDAH, *Porphyréon du Liban*, *Archéologia*, n° 104, mars 1977, p. 38-43.
 A.P.H. OLIVER, *Les coquillages marins du monde*, en couleurs, rééd. G. Richard, Paris (Bordas), 1983.
 J. LABARBE, *Le Manteau (rouge) de Syloson*, *Civiltà Classica e Cristiana*, VII. N. 1, 1986, p. 7-27.
 M. BURSTIN, *On the Tehélet*, Jérusalem, 1987 (texte en hébreu; synopsis en anglais).
 P. FAURE, *La pourpre, couleur des héros et des dieux*, *L'histoire*, revue mensuelle, Société d'Editions Scientifiques, Paris, n° 119, février 1989, p. 92-95.